

Dernburg ; il est donc possible que le gouvernement anglais accorde au poète cette même faveur réclamée pour lui par les écrivains suisses.

§

Concerts et spectacles. — *Au concert Lamoureux.* — Le monde des musiciens est en émoi. On joue du Beethoven, à Paris, pour la première fois depuis la guerre. Grande fête ! Il y aura peut-être une manifestation. Grand *excitement*, comme disent nos amis les Anglais ! Et voilà de quoi remplir une après-midi de dimanche automnal pour ceux-là mêmes qui ne chérissent pas la musique par-dessus tout, mais sont seulement curieux des manifestations de la vie sociale, et qui espèrent ajouter un trait de plus au chapitre des mœurs parisiennes pendant la guerre. Voyez-vous qu'on se batte pour ou contre Beethoven dans la blanche et lumineuse salle Gaveau ?

Vous qui êtes venus assister à un pugilat, laissez, dès le seuil, toute espérance. Une salle recueillie, entièrement à la joie noble d'entendre une œuvre géniale. Des soldats en nombre, décorés de croix de guerre — avec palme ! — de médailles militaires et de la Légion d'honneur, des blessés aussi, des amputés, quelques femmes en deuil et des parisiennes jolies élégantes, qui ne cessent pas, même pendant la guerre, d'être la joie des yeux. Chevillard dirige, puissant, consciencieux, discipliné et dramatique. La « Symphonie Héroïque », la merveille qui dépasse les hommes, le temps et les pays, s'achève dans un grand calme. Silence. Et soudain les applaudissements éclatent unanimes, prolongés. Les soldats frappent le plus fort. Tous les visages rayonnent. Ah ! que la guerre est loin ! Un jeune sous-lieutenant au clair visage, amputé du bras droit, faute de pouvoir applaudir, a crié : bravo !

Une Répétition générale au Théâtre des Capucines. — La preuve que l'espoir dans la victoire ne cesse de régner dans nos cœurs et que la guerre crée en nous l'accoutumance nécessaire, c'est que le plus parisien des théâtres rouvre, — un de ces théâtres tout petits, dits « théâtres d'à côté » et qui sont comme la quintessence du parisianisme. Une répétition générale au théâtre des Capucines, c'était, il y a deux ans encore, une « solennité très parisienne ». L'autre soir, ce fut une réunion un peu morne, en tous cas sans éclat. Les notabilités, les fameuses notabilités y sont rares. Les regards s'accrochent au crâne de M. Arthur Meyer — en jaquette —, et à la bouche bien fendue de Mlle Mistinguett — en corsage montant. L'attaché militaire russe passe en grande tenue.

Paris quand même ! tel est le titre de la revue qui compose le spectacle et qui a bien de la peine à nous faire rire, malgré beaucoup d'esprit dépensé, de l'esprit pas bien neuf et qui date... d'avant la guerre. Cependant l'« esprit bien parisien » a trouvé de nouvelles sources d'inspiration : les joies et les déboires du Permissionnaire, les maladresses de la « Garçonne » de café, les audaces de la Mariée par procuration, etc., etc. Une danseuse anglaise au joli visage et au corps bien fait, travestie en officier hindou et en marin anglais, s'efforce de resserrer l'Alliance.

Et tout cela ne parvient pas à nous faire rire !

— Quand donc reverrons-nous des smokings et des décolletés ? soupire une spectatrice qui promène sur la salle terne un regard désenchanté.

Au Cirque Medrano.

— Moi j'adore les clowns ! *

A cet aveu vous reconnaissez une femme ou un homme du meilleur monde, des blasés qui ne se contentent plus des fades spectacles, des « intellectuels » en un mot.

Il est très bien porté, en ce moment, d'adorer les clowns, dans le monde littéraire et artistique. On ne rougit pas non plus de « découvrir » les acrobates et les chevaux de cirque. Et le cirque Medrano présente, certains soirs, de brillantes chambrées.

A vrai dire, ce nouveau snobisme date d'avant la guerre. André Gide avait déjà, au printemps 1914, témoigné d'un vif enthousiasme pour les « clowns fantaisistes et parodistes » Derio et Ceratto, ceux-là que nous revîmes, l'autre soir, plus en verve que jamais.

Mais bien avant, dès 1911, un poète — il n'y a que les poètes pour avoir de ces jolies idées-là — Fernand Divoire, faisait une enquête dans le *Gil Blas*, sur la décadence du Cirque. Toute la littérature répondit et émit son avis sur les causes de cette décadence. Il est curieux de relire aujourd'hui ces réponses. Tous, depuis Maurice Barrès jusqu'à Rip, en passant par M. Fernand Gregh et Rosny aîné, attribuèrent la décadence du cirque à l'automobilisme. On cria haro sur la limousine inaccessible aux pauvres gens de lettres. On s'éleva aux idées générales et on aborda même la politique. Et que d'esprit dans ces joyeuses réponses ! Faute de pouvoir les citer toutes, voici du moins celle de Remy de Gourmont — parce qu'il est mort et aussi parce que sa lettre est pleine de truculence.

Cher Monsieur,

Je ne savais pas que le cirque était en décadence, mais je vous remercie de me l'apprendre : cela me fait beaucoup de peine. Ne pourrait-on pas inscrire les principaux établissements d'acrobatie classique sur la liste des théâtres subventionnés ?

Il faut, en effet, songer aux vieilles citations. *Panem et Circenses* ne doit pas mourir. C'est ainsi que la Comédie Française nous conserve le mot *coca*. La tradition, la culture...

Bien cordialement.

REMY DE GOURMONT.

Panem et Circenses, du pain et les jeux du cirque ! Le peuple parisien, pendant la guerre, et même les gens de lettres, n'en demandent pas davantage.

Au concert populaire. — A l'angle de la rue de la Gaîté et de l'avenue du Maine, le concert des *Trois Mousquetaires* présente sa façade cossue dont les rideaux rouges, à travers lesquels filtre la lumière, comportent, par la nuit noire, une certaine somptuosité.

Dans la salle aux glaces nombreuses embuées, comme il convient, par la fumée, la poussière et les haleines, le zinc se pose large, important, triomphant avec ses accessoires reluisants, tel un autel respecté. Avez-vous remarqué qu'il existe, pour les zincs, des styles variés ? Il en est de Louis XV en forme d'encorbellement, il en est qui empruntent au gothique d'élégantes volutes ou au Louis XVI, si français, sa ligne sobre et ses simples moulures ; d'autres s'inspirent moins heureusement de l'Art nouveau déjà si vieux. Le zinc des *Trois Mousquetaires*, dans un consciencieux souci de reconstitution historique, reproduit, du siècle de Louis XIII, les oves et les rais de cœur.

Près du zinc, une petite estrade, avec une glace en guise de toile de fond. C'est la scène. Et, adossé à la scène, en contre-bas, le piano avec son pianiste neurasthénique.

Dans certains concerts du Far-West, on a coutume de placer une affiche ainsi libellée : *Il est défendu de tirer des coups de revolver sur le pianiste.* Ici, au contraire, le pianiste serait, pour un peu, prié de ne pas tirer sur les spectateurs. Car c'est lui qui est chargé de faire la police. Il assure l'ordre dans la salle, se dresse, se retourne, roule des yeux furieux, invective contre les babillards, lance des injures aux turbulents, sans que ses lèvres lâchent le cigare et sans que ses doigts quittent les touches. C'est bien un signe des temps qu'un homme aussi occupé suffise à maintenir une salle comble. Il est secondé, il est vrai, par une femme au visage triste et vêtue de noir, telle une chaisière d'église.

L'ordre règne. Le public calme écoute les chansons à la gaudriole atténuée et fortement censurée, la mélodie plus sentimentale que jamais et le couplet guerrier inévitable comme la pluie en novembre.

Public panaché : des jeunes hommes en casquette, des femmes qui bercent des enfants, des filles en coiffure botticellique, des dames qui fument sans relever leur voilette, un monsieur en chapeau haut de forme, un habitué qu'on dit être un rédacteur de *l'Humanité*, des peintres de Montparnasse au beau visage et au feutre en bataille, qui portent leur pèlerine caoutchoutée, telle une cape, avec des grâces romantiques.

Il y a aussi des soldats dont l'uniforme bleu horizon est devenu gris nuage. Les femmes leur prodiguent des attentions. Les permissionnaires sont toujours encadrés, au concert, de deux femmes enamourées. En voici un, de la classe 16 sans doute, si jeune, entre sa brune et sa blonde, deux fillettes presque, coiffées identiquement de bandeaux et de nattes roulées en coquilles. La totalité de leurs trois âges doit former à peine un demi-siècle. Raison de plus pour rire et pour faire endêver le pianiste. La brune semble détachée d'une fresque, malgré son col de fusilier marin; la blonde colorée évoque un Toulouse-Lautrec avec son fichu éclatant d'un rouge chaud, lumineux, rare. Toutes deux portent à leur poignet une montre-bracelet dont elles sont très fières. Le soldat, pour suivre le même rite, porte aussi un bracelet : sa plaque d'identité qu'attache une mince chaînette....

§

Musiciens « alliés » en Allemagne. — Le Français Henri Marteau, qui succéda à Joachim comme professeur de violon au Conservatoire royal de Berlin, vient seulement, suivant *la Gazette de Francfort*, à la date du 10^r novembre, d'être relevé de ses fonctions. — Le même journal annonçait trois concerts donnés avec le concours d'un autre professeur du Conservatoire de Berlin, Wanda Landowska, la célèbre claveciniste, qui est originaire de la Pologne russe.